Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 11

Artikel: Causerie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179335

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que la vigne, l'olivier et l'oranger aient disparu de certaines contrées, non pas parce que le climat serait devenu plus rude, mais parce qu'il est plus facile aujourd'hui d'y faire arriver de bons raisins, des olives et des oranges que de les y faire croître.

M. Martin a fait sur la question de la culture de la vigne en Bourgogne des recherches qui ont fourni entr'autres les résultats suivants :

Aux environs de Dijon, la date moyenne des bans de vendange de 1701 à 1725 tombe sur le 24 septembre.

de 1726 à 1750	»	24	»
de 1751 à 1775	»	24	»
de 1776 à 1800	»	25	»

On voit donc que, si l'époque des bancs de vendanges peut renseigner en quelque chose sur l'état du climat pendant le XVIIIe siècle, il faut conclure que, si changement il y a eu, il a été bien petit.

Les travaux de Biot sur le climat de la Chine montrent que la culture des vers-à-soie se faisait, il y a 30 ou 35 siècles, dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui.

Le Groënland nous fournit une page curieuse de l'histoire des climats à la surface du globe. Découvert au XIIe siècle, ce pays vit se fonder une colonie européenne qui entretint longtemps des relations commerciales avec l'Europe; cette colonie était catholique et a eu à sa tête une série de 14 évêques. Cet état de civilisation suppose nécessairement un climat moins rude que celui qui règne aujourd'hui dans ces régions, car les neiges et les glaces et une rare végétation occupent aujourd'hui l'emplacement occupé naguère par la colonie dont nous venons de parler. En 1408, l'évêque désigné au poste du Groënland arriva en face du pays qu'il devait habiter; il le trouva encombré de glaces et, au lieu de tenter le débarquement, il revint en Europe; c'est de cette époque que les relations ont complétement cessé avec ce pays.

On peut conclure de ce fait et d'un autre que nous allons rapporter, qu'il y a eu dans le nord un climat beaucoup plus chaud que le climat actuel, mais que le changement qui s'est produit a diminué d'intensité en approchant de nos régions, où il ne paraît pas y avoir eu de modification vraiment sérieuse du climat. La Sibérie vient à l'appui de ce que nous venons de dire; les débris de mammouth, qui se trouvent en si grande abondance dans cette immense plaine glacée, accusent un climat beaucoup plus chaud que le climat actuel; ils appartiennent bien à des espèces qui ont vécu en Sibérie, car il n'est plus permis de croire à l'entraînement de ces débris par les grands fleuves de la Sibérie; l'aspect des ossements ôte tous les doutes à cet égard. Bien plus, il paraît prouvé que le mammouth a été, en Sibérie, contemporain de l'homme, ce qui ne fait pas remonter bien loin, dans l'histoire de notre globe, l'époque d'une période chaude en Sibérie.

Dans un prochain article, nous résumerons les données que peut nous fournir notre pays sur cet intéressant sujet.

S. C.

Les vers qui suivent ont été lus à l'ouverture de la soirée donnée par la Société artistique et littéraire de Lausanne, le 21 février 1867. Nous les publions pour répondre au désir de plusieurs personnes qui ont assisté à cette charmante soirée :

Causerie.

Mesdames et Messieurs, sur cette étroite scène,
Depuis longtemps déjà, chaque hiver nous ramène;
Nous y revenons tous avec un vrai plaisir.
Ce n'est point, toutefois, pour nous faire applaudir;
Non, ce n'est point l'amour d'une futile gloire;
C'est bien plutôt l'attrait d'un aimable auditoire,
Dont toujours l'indulgence et la franche gaîté
Soulagent l'amateur dans sa timidité.
C'est qu'on s'amuse ici comme en une famille,
Où dans chaque regard le contentement brille,
Et qu'on ne peut entrer chez nous tambour battant
Comme maint curieux dans un café chantant;
Car la Société que nous avons formée,
A tel qui n'en est pas, tient sa porte fermée;
Nul ne peut en douter, c'est un fait positif:
Consultez votre carte; on lit: « membre effectif. »
Voilà ce qui nous plaît et pourquoi, sur la scène,
Nous montons sans scrupule et nous jouons sans gêne.
Nous sommes donc chez nous. — Maintenant, disposons
De quelques gais instants; puis, ensemble, causons,
Causons de l'Artistique: en bons sociétaires
Soignons ses intérêts, parlons de nos affaires.
Enumérons ici les faits de l'an passé,
A partir du moment où le rideau baissé
Ferma pour plusieurs mois le cours de nos séances.
On était en avril, ce mois plein d'espérances
Où les premières fleurs, sur le bord du chemin,
Donnent leurs frais sourire au soleil du matin;
Où tout prend une voix, où l'air a quelque chose
Qui nous rend plus légers, qui soulage et dispose
L'âme au contentement. — Nous eûmes comité.
Notre caissier Meylan fut d'abord invité
A prendre la parole et produire ses comptes.
Nous éprouvâmes tous quelques petits mécomptes;
Le caissier nous apprit d'affreuses vérités!...
Les chiffres étaient lourds; — mais non point contestés; —
La note du coiffeur, toujours très arrangeant,
Arrivait la première avec son contingent
D'anciens habits de cour, de galons, de breloques,
Des grands de l'univers misérables défroques,
Auxquelles s'ajoutaient d'innombrables chignons,
Des favoris anglais, des cols et des moignons;
Un pourpoint déchiré, qu'il a fallu recoudre,
Sans compter le savon, la pommade, la poudre,
Et le rouge et le blanc sur le nez des acteurs.
Puis venaient à l'envi, des autres fournisseurs,
Les comptes bien dressés, arrondis dans leurs sommes,
Du patron de ces lieux, pour la salle où nous sommes,
Pour l'éclairage au gaz, la bougie au piano,
Pour tant d'autres détails... qu'on prend au Casino.
Puis suivait l'imprimeur de notre beau programme,
Et, — ne l'oublions pas, — la diligente femme
Qui, chez vous, chaque hiver, s'en va complaisamment,
De nos nombreux billets faire le placement,
Et qui vous dit si bien avec un fin sourire:
« Pour un billet ou deux, madame, il faut souscrire;
» Tous ces messieurs sont si gentils!... et ça m'a l'air
» De vouloir être beau, bien, bien beau cet hiver!... »
Enfin, vous savez tous, ou du moins je le pense,
Qu'il est sous ce plancher une machine immense
Qui, dans les beaux décors, dans le drame émouvant,
Dans le grand opéra que nous donnons souvent,
Doit être mise en jeu, non sans beaucoup de peine,
Pour abaisser, pour rompre ou soulever la scène,
Creuser un précipice, élever de hauts monts,
Ouvrir, fermer la trappe et construire des ponts:
De grands effets enfin, produits à l'improviste...
Il nous fallait encor payer le machiniste.

. . . . . .
Après tout compte fait, le chiffre du débit
L'emportait en laissant un petit déficit,
Suivi d'un certain froid qui glaça la séance.
Il se fit parmi nous un singulier silence,
Semblant dire au caissier : « Je crois, Monsieur Meylan,
» Qu'il faut au Tribunal porter notre bilan. »
Lorsque le président, toujours prudent et sage,
Dont nous n'avons jamais vu fléchir le courage,
Nous dit : « Y pensez-vous, Messieurs, quel sort fatal !...
» Notre chère Artistique aux mains du Tribunal,
» Aux mains des huissiers !... Nous voulons au contraire
» Lui donner plus de vie, un élan plus prospère.
» Qu'est-ce, me suis-je dit, qu'une société
» Qui ne vit qu'en hiver et qui se meurt l'été ?...
» Faut-il, quand la nature et s'anime et s'éveille,
» Que l'artistique seule, indolente sommeille,
» Jusqu'à ce que l'hiver aux jours tristes, glacés,
» Rassemble au Casino ses membres dispersés ?...
» Cela ne se peut pas, cela ne doit pas être;
» Je vous propose donc une fête champêtre
» Où les tertres riants, le feuillage, les prés
» Sur la scène étendront leurs tapis diaprés.
» Des grands arbres fleuris nous aurons la parure,
» Nos décors seront ceux de la belle nature !... »
Ce projet plut à tous et fut si bien reçu
Qu'il vous fut adressé l'appel ainsi conçu :
» Nous avons le plaisir de vous faire connaître
» Que nous vous préparons une fête champêtre ;
» Cette fête aura lieu le vingt-quatre de juin
» Dans des prés où la faux vient d'abattre le foin,
» Près de Rovéréaz. Bosquets au doux ombrage,
» Une ferme, un jardin, de l'excellent laitage,
» De l'air et du soleil, de limpides ruisseaux
» Et des jolis sentiers et des petits oiseaux.
» De St-Gall, nous aurons l'excellente chapelle ;
» Tout, dans ce lieu, rendra la fête grande et belle.
» — Nous vous offrons gratis ces divers agréments.
» Quant aux petits bonbons, aux rafraîchissements,
» Aux plats de fantaisie, aux aliments solides,
» Rôti, volaille et d'autres comestibles,
» Impossible, à cela nous ne pouvons songer :
» Mesdames et Messieurs, veuillez vous en charger.
» Par nos soins, de grands chars placés vers la douane,
» Destinés aux paniers, partiront de Lausanne.
» — Tel est l'ordre du jour. — Il nous sera bien doux
» De vous voir accourir nombreux au rendez-vous.
» Amenez vos enfants, toutes ces têtes blondes
» Danseront, chanteront, dans leurs joyeuses rondes.
» — En attendant ce jour agréable et charmant
» Nous vous saluons tous respectueusement. »
Puis on lisait au pied de cette circulaire :
« Lecoultre président et Brélaz secrétaire. »

La joie et le bonheur régnaient au comité ;
D'un si charmant projet il était transporté.
Mais hélas, il survint une pluie incessante
Tombant de haut en bas, serrée et persistante.
Devant chaque maison de grandes flaques d'eau ;
Tel qui sortait à pied ne rentrait qu'en bateau ;
Et de ces jours affreux nous avons pu conclure
Qu'il est un fait certain, une vérité sûre :
Oui, par un pareil, — qu'on n'a point oublié, —
Il faut être à couvert pour n'être point mouillé !.....
. . . . . .
Cependant il fallait organiser la fête
Afin qu'au jour donné toute chose fut prête ;
Puis à Rovéréaz choisir l'emplacement,
Avec le gros fermier faire un arrangement,
Puis flatter la fermière en lui disant : « Madame,
» Nous connaissons assez la grandeur de votre âme,
» Pour qu'on puisse espérer que dans votre bonté,
» Vous aurez pour chacun une tasse de thé ;
» De votre bon pain frais, du beurre et du laitage.
» Comme vous êtes bien conservée, à votre âge !...
» Adieu, mon bel enfant ! Madame, trait pour trait,
» Il est tout à sa mère, oh c'est votre portrait ! »

Il nous fallait enfin pourvoir au nécessaire,
Au programme, en entier, il fallait satisfaire,
Vous procurer à tous quelques joyeux instants ;
Il nous fallait enfin faire des cœurs contents.
Chacun allait, venait, travaillait à sa tâche,
Mais il pleuvait toujours, l'eau tombait sans relâche,
Pour regarder le ciel nous poussions le volet ;
Chaque jour l'horizon nous paraissait plus laid.
Trois fois nous eûmes comité : Chose inouïe,
Nous ne pûmes jamais arrêter cette pluie !...
Partis dès le matin, et sans cesse occupés,
Nous rentrions le soir abattus et trempés,
Mais trempés à tel point, — et c'est un fait notoire, —
Qu'à l'un de nous déjà poussait une nageoire !...
Enfin, huit jours après, dans un ciel plein d'azur,
Apparut le soleil victorieux et pur ;
Et le vingt-quatre juin, Messieurs, enfants et dames,
Tous, vers Rovéréaz, nous nous acheminâmes.
Le char suivait, chargé d'innombrables paniers
Où tintaient les flacons d'excellents bouteliers,
Flanqués de saucissons, de fraîches galantines,
De pâtés, de poulets et de grosses tartines
. . . . . .
Et ceux par qui bientôt seraient tous consommés
Ces mets appétissants et ces vins estimés,
Allaient, nous disaient-ils d'une âme tendre et pure,
Se nourrir à l'aspect de la belle nature !...
. . . . . .
Vous dire nos ébats, nos rires et nos jeux
Amusant à la fois les jeunes et les vieux ;
Vous peindre le tableau de nos groupes sur l'herbe,
Et le ciel enchanteur et le site superbe
Serait beaucoup trop long. — Il est un incident
Que je pourrais ici raconter, cependant :
Aux airs délicieux d'une bonne musique,
Nous étions réunis pour notre pique-nique,
Assis sur le gazon, sur les tertres moussus,
Au bord de la forêt, sous les arbres touffus.
Tirés de nos paniers, des mets en abondance
S'offraient, sur le gazon, à toute l'assistance.
Les bouchons s'échappant de leur étroit corset,
Laissaient couler un vin dont chacun se versait.
Ce repas familier, sur les fronts faisait naître
Le plaisir vrai, réel d'une fête champêtre.
Mais qui l'aurait pensé ?... dans ce joyeux moment,
Un perfide complot se formait sourdement
Parmi de jeunes gens trop amis de la danse,
Et qui, de s'y livrer, brûlaient d'impatience.
Un fenil délabré, situé dans un creux
Leur offrait, ô bonheur ! son plancher rabotteux !
Il ne s'agissait plus que d'user de tactique
Et saisir le moment d'enlever la musique.
Le tour fut bien joué. Lorsqu'elle disparut
Nous étions tous distraits, nul ne s'en aperçut.
Cependant, par hasard, je vis la clarinette.
Tourner le coin du bois et suivre la trompette.
Un cri se fit entendre : « Au voleur, au voleur ! »
Et degré par degré, s'accroissait la rumeur.
Le bruit d'une polka, sous la vieille masure,
De notre étonnement vint combler la mesure.
Un corps de délégués reçut la mission
De se rendre au fenil, et, sans rémission,
Constater le délit, ramener la musique
Au centre de la fête, au sein de l'Artistique.
Après discussion sur les événements,
Ils revinrent à nous avec six instruments.
Tout cela se passa poliment et sans lutte.
Il restait aux danseurs le trombonne et la flûte ;
Le chant du rossignol et celui du corbeau :
Pas moyen de danser avec un tel duo.

On quitta la partie. On fit un peu la moue,
Mais petit à petit le lion s'amadoue;
Tôt ou tard la brebis s'en revient au bercail.
La Discorde avec nous n'avait point fait un bail.
La musique par tous acclamée, applaudie,
Ramena la gaîté dans notre compagnie,
Et vainqueurs et vaincus rirent de l'incident.
L'animation reprit, et, la musique aidant,
La mère avec son fils, le père avec sa fille
Sur la pente du pré prirent part au quadrille.
Jusqu'à l'heure où la lune envoya sa clarté
Durèrent cet entrain, cette folle gaîté.
Et votre comité, content de la journée,
Etait si satisfait de vous l'avoir donnée,
Qu'il caressait déjà le projet cher et doux
D'organiser encore une fête au mois d'août.
Nous la voulions alors plus brillante, plus belle,
Nous voulions lui donner une allure nouvelle,
Des jeux plus variés, des chansons et des chœurs,
Petit théâtre orné de verdure et de fleurs,
Courses dans la forêt; le soir feux d'artifices;
Nous étions décidés à tous les sacrifices.

. . . . . .

Mais la guerre éclata. L'attention publique
Ne reflétait partout que guerre et politique.
De nos récréations, nul ne s'occupait plus;
Tout rendait nos efforts et nos soins superflus.
Après Bismark, c'était la route de la gare
Qui, d'un air de dédain, semblait nous crier: « gare!
» Nous allons démolir, raser le Casino! »
Tout ce que nous aimions s'en allait à-vau-l'eau!

. . . . . .

Mais le goût des beaux-arts semble aujourd'hui reprendre,
Car nos autorités ont fini par s'entendre
Au sujet du théâtre. Un prix doit être offert
Au meilleur des projets; le concours est ouvert.
Déjà maint architecte, armé d'expérience,
Au bout de son compas met toute sa science.
Calmons-nous cette fois, réprimons nos élans,
On s'en occupe enfin... puisqu'on le met en plans!

Eh bien, en attendant qu'on en dote la ville,
Nous allons vous jouer le *Barbier de Séville.*

L. M.

Correspondance.

Au Monsu que fa lo *Conteu Vaudois*, à Lausanne.

Monsu,

Vo no-z in conta d'onna ruda avoué voutron Mailan et lo tsevau à Grognuz de Mouretzi, ma craidé pi que les forz'hommo ne son pas ti dai Combi.

Ya on par d'an, ion de Bîré au dé Béraulaz (ne mé sovigno pas adrai dé io l'ire) étai dechaindu avoué son tser et son tsevau kankhe tsi no su le bor dau lé. L'amenavé dai dzévallé et quoqué-zétalé avoué; din ti lé cas l'in avai ona galéza tserdze, son tsevau châvé boun-adrai in arrevin avau.

— Dièro le bou? que lai fa Louis Baup que revegnessai dé la vegna avoué sa lotta à fémé su lo dou (à respect).

— Kainze francs lo tser, que lai repond le Birolan.

— Kainze diable té praigne; n'y in a pas mé de chi bouné lottà avoué ma lotta de voutron bou, à n'on franc la lotta cin fa chi francs et rin avoué.

— Le vo baillo à-n'on franc la lottà, que lai repond le Birolan.

— Va que sai de que lai fa l'ami Baup, vaikie lé chi franc Monsu l'assesseu, et ye remet l'ardzin au vesin l'assesseu qu'étai presin à l'affére.

Ora craidé mé ne mé craidé pas, noutron Baup a posa sa lotta su on moué de fémé qu'étai proutzo, l'a rendzi le bou proupramain léz'étallé po teni lé dzevallé; l'in a aguelli dessu on moué dé la metzance et l'a importa tsi li de trai lottà tot le tser au Birolan.

Lé dzin s'étion atroupâ po cin verré et le Birolan fu bin tan motset que kan l'u prai sé trai francs que lai baillâ l'assesseu l'é reparti rai amont sin dere granmaci, sin déplii et sin bairo on verro.

Se bahi cin que l'ara conta à sa fenna la né kan lai a bailli se trai francs que la Rosetta atindai po atseta dau café! Din ti lé cas pe-t'être bin cé bou étai-te dau bou dé lena? Tsacon sa prau qué cia sorta dé bou ne fa pas bon profi.

Craidé pi asse-bin, Monsu, que du cé dsor kie nion ne s'é avesa dé mépresi noutron vegnolan kan bin l'é onna vouaire crottu.

Se l'é on éffé de voutra bonta de mettré cia-z'ikie din voutron papâi, conta pi, Monsu, que n'é pas pouaire de mé signi.

Voutron valet, KAMBA-SÉRÉ.

Il paraît, dit le *Paris-magazine*, que les *traînes* sont à la mode aujourd'hui. On a complétement abandonné la crinoline, et toute robe qui se respecte doit faire une queue de deux mètres à sa propriétaire. Elle ramasse la boue, la poussière, les ordures; mais elle a bon genre. Plus une robe est sale, tachée, abîmée, mieux on voit qu'elle appartient à l'aristocratie des vêtements.

On m'affirme, d'ailleurs, que depuis cette nouvelle mode, les domestiques des grandes maisons ont la moitié moins de besogne à faire. Les *traînes* nettoient les parquets mieux que la brosse, le torchon ou le plumeau.

Un banquier fort riche trouve l'autre matin un de ses serviteurs assis, les bras croisés, au milieu de son salon.

— Hé bien! vous ne balayez donc pas?

— Balayer? reprend le valet, mais c'est l'affaire de ces dames!

On s'occupe beaucoup, en ce moment, des paysans venus du fond de la Sibérie à Paris, pour construire, autour du palais de l'exposition, des cabanes en bois pareilles à celles qu'on voit dans leur pays. Ces braves gens souffrent horriblement, paraît-il, de la douceur de notre climat.

L'autre jour, comme il gelait à pierre fendre, l'un d'eux s'écriait d'un air mélancolique:

— Ah! mon Dieu! quand donc fera-t-il froid ici?

On raconte qu'un autre, se croyant en plein été, est allé s'acheter un caleçon de bain.

Un troisième écrivait à son père:

« La chaleur est excessive à Paris. Croirais-tu que depuis huit jours que nous y sommes, je n'ai pas seulement eu le nez gelé une seule fois? »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.